



POESIE.

LA NACELLE CHANTANTE.

Hier la nuit était tiède et serein,
Mille doux bruits réveillaient mille échos ;
Le vent du soir retenait son haleine,
La lune avec amour se baignait dans les flots.

Silencieux j'entrouvrais ma fenêtre
Et m'y penchais pour voir et méditer,
Quand sur le fleuve, au loin, je vis paraître
Un frêle esquif que rien ne paraissait guider.

Dans le courant, comme un être magique,
A tout hasard il s'avancait sans bruit ;
Il avait pris un aspect fantastique
Sous les pâles clartés de l'astre de la nuit.

Et tout à coup des voix mélodieuses
S'en échappant montèrent jusqu'aux cieux,
Et les échos, de ces notes joyeuses,
Allaient porter au loin les sons mélodieux.

Je distinguais voix d'homme et voix de femme,
Et leurs accords toujours étaient parfaits ;
Ces sons, ces voix avaient touché mon âme,
J'étais tout enchanté, mais pourtant je pleurais,

Hélas ! aussi, gens heureux de la vie
Pourquoi chanter les refrains enivrants
Dont une voix angélique et chérie
A bercé mes beaux jours, mes frais et jeunes ans.

Riez, chantez, leur dis-je avec tristesse,
Moi je ne sais que pleurer et gémir ;
Il m'en souvient, j'ai connu votre ivresse,
Mais dès longtemps déjà je n'en puis plus jouir.

Riez, chantez, vous que protège encore
Cet ange aimé qui vous donna le jour ;
Jouissez bien de votre douce aurore,
La nuit viendra bientôt... vous aurez votre tour.

Demain peut-être à tous les bruits de fête
Comme le mien votre œil se mouillera,
Et vous direz, en inclinant la tête :
Les jours où je riais qui donc me les rendra ?

M.

APOLOGUE.

A UN AMI.

Un jour le grand et beau pommier
Se penchant vers le grosceillier,
Soit amour, soit condescendance,
De l'un de ses doux fruits lui fit le don flatteur.
Le cœur plein de reconnaissance,
Et confus d'un si grand honneur,
Le pauvre grosceillier ne savait plus que faire
Après avoir longtemps considéré l'affaires
Il se décide enfin, et s'en va lentement
D'poser son petit présent
Une baie aigrette au pied du grand pommier.
Celui-ci la reçut et se mit à sourire.

Recevez mon présent, c'est ce que je désire,
Je suis le pauvre grosceillier.

M.

SONNET.

Un brouillard sombre et lourd, des nuages livides
S'étendent sur le ciel comme un vaste rideau.
Les vents sont déchainés, ils s'élancent rapides ;
L'arbre plie ou se tord comme un frêle roseau.
Ah ! que ton chant est triste, ô vent des Laurentides,
On dirait une voix qui monte d'un tombeau ;
Brouillard qui viens cacher l'azur des cieux limpides,
Bien sombre est la couleur que tu prends au hameau.
Et cependant depuis que je suis solitaire,
Que mon unique amour m'a quitté sur la terre.
Mon âme est bien plus triste et plus sombre que vous.
Souffle donc, vent du soir, plains-toi dans la bruyère ;
Brouillards, interceptez tout rayon de lumière,
J'aime votre tristesse, et les pleurs me sont doux.

M.